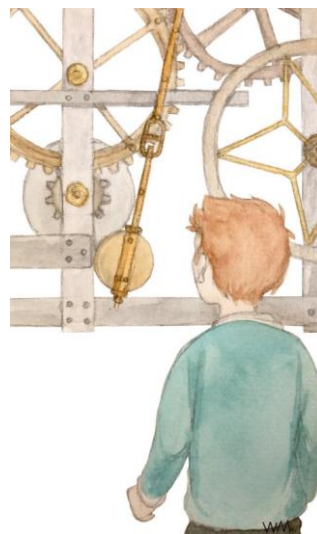


L'HORLOGE DE MAÎTRE CORNILLE



Merci à Victor Miletic pour ces illustrations
<https://www.instagram.com/victorvladimirm/>

L'HORLOGE DE MAÎTRE CORNILLE ⁰¹

1814

- Courniho ! Courniho ! Venès lèu ! Lou reloge s'es mai destriga...
- Cornille ! Cornille ! Viens vite ! L'horloge s'est encore détraquée...

Ce n'était décidément pas le bon jour pour distraire Joseph Cornille ! Son moulin, placé sous le vocable de Saint-Pierre, dont la construction venait d'être achevée, réclamait toute son attention. « L'arbre de chêne d'un seul morceau, le rouet avec ses alluchons, la lanterne, le frein et même le système de débrayage qui permet de faire tourner les ailes à la volée » ⁰² nécessitaient encore et encore réglages et surveillance. Joseph écoutait attentivement les grands rouages en bois, leur tacatac rythmé comme une farandole, il en était le chef d'orchestre et son oreille savait déceler la moindre fausse note.

Il faut dire cependant que tout le monde le savait aussi au village : l'horloge de l'église, c'était également l'affaire des Cornille depuis fort longtemps. Son père et son grand-père veillaient déjà la vieille dame qui montrait l'heure avec sa longue aiguille ⁰³. L'horloge trônait en haut du clocher de pierre en bordure de la place du village. Il fallait la voir dans sa petite chambre avec ses grandes roues en fer forgé dont les dents s'entrecroisaient dans un mouvement qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Son tic-tac puissant s'entendait déjà au bas de l'escalier... Pourtant, ce jour-là, il était muet, et les passants surpris regardaient la grande aiguille arrêtée sur... minuit !

- Vai bèn ! Vai bèn ! Anarai veire lou reloge tre que l'auro aura cala sus lis alo de moun moulin.
- C'est bon ! C'est bon ! J'irai voir l'horloge quand le vent faiblira dans les ailes de mon moulin.

Cette horloge était arrivée du pays des montagnes jusqu'à celui des cigales l'année même de la naissance de Joseph en 1786 ! C'est un colporteur des Alpes qui avait appris à l'abbé Bernard ⁰⁴, curé de Fontvieille, que la vieille horloge de la Collégiale de Briançon allait être remplacée par une horloge plus moderne. *Tout beau, tout nouveau !* Ils avaient donc, là-haut, décidé de se débarrasser sur le champ de leur vieux mécanisme. Alors ça tombait bien, depuis le temps qu'on entendait ce bon curé se lamenter d'avoir un clocher sans « montre » ⁰⁵. L'occasion était trop belle. Vous pensez, disait-il à ses paroissiens, c'est l'horloge de la grande Collégiale de Briançon ! Collégiale dessinée par le Maréchal de Vauban ⁰⁶ lui-même ! Mais c'est inespéré pour notre église Saint-Pierre ! Il acheta l'horloge cinquante livres et dix sous, une affaire pensait-il, car, neuve, elle avait coûté près de mille livres ⁰⁷ à l'Escarton briançonnais ⁰⁸. L'inquiétude le saisit pourtant quant il vit les rouages répandus sur le chariot bringuebalant qui avait suivi les routes caillouteuses depuis les sources de la Durance. Pour preuve, il écrivit alors dans son registre paroissial « ... vieille carcasse elle n'est bonne qu'à servir de refuge aux moineaux du clocher. » ⁰⁹

Il ne se découragea point, et grâce à ses prières et peut-être aussi grâce au labeur et à l'ingéniosité du forgeron, du charpentier, du menuisier, du maréchal-ferrant et du meunier bien évidemment, le mécanisme retrouva vie et donna l'heure avec entrain aussi bien sur le cadran en façade, par son aiguille élancée, qu'en sonnant sur la grosse cloche du haut. Les habitants du village étaient ravis de cette nouveauté qui apportait la modernité comme à la grande ville. L'heure précise, jour et nuit, vous pensez, un vrai service public ! Bien plus tard, c'est Joseph lui-même qui découvrit, lors d'une réparation qu'il fit sur le mouvement, une inscription très finement ciselée sur un axe des rouages ¹⁰, presque invisible sur le métal oxydé : J'AY ETE FAIT A GRENOBLE PAR FRANCOIS SILVESTRE EN 1719 ¹¹.

Le vent ayant faibli, Joseph pouvait enfin s'éloigner de son moulin afin d'examiner l'horloge. Il prit fermement la main de son fils Marius qui venait juste d'avoir cinq ans et, très fiers, ils gravirent ensemble les trente et une marches en pierre de l'escalier en colimaçon. Arrivés essoufflés à la chambre de l'horloge ils trouvèrent le balancier arrêté.

- Ai ! Un cop de mai la rodo Caterina ¹² es esta arrapado pèr li paletto. Regardo pichoun, coume fau pèr repara aquelo mecanico destrigado... Regardo ! Vau gibla'n pau aquéu fust verticau : ei previst pèr acò, pèr fin que li durado - di tic e di tac - fugon assoludamen egalo... Acò se fai d'auriho, simplamen. Veses pichoun, ei parié pèr lou moulin : fau travaia emé douçour, autramen tout acò blouco.

- Aïe ! C'est encore une palette qui coince sur la roue d'échappement. Regarde petit, comment je fais pour réparer... Regarde ! Je tords très légèrement cette tige verticale, elle est prévue pour ça, pour que les temps de tic et les temps de tac soient absolument égaux. C'est à l'oreille que ça se fait. Tout simplement. Tu vois petit, c'est comme au moulin, il faut que ça passe en douceur, sinon ça bloque.

Et grâce à l'habileté de Joseph on entendit le mouvement de l'horloge Silvestre, calme et paisible comme le moulin de Saint-Pierre, reprendre son tic-tac régulier.

- E souvete que la mecanico de moun moulin, quouro festejaren soun centenàri, siegue gaiardo coum'aquelo.

- Et je souhaite que la mécanique de mon moulin, lorsque nous fêterons son centenaire, soit vaillante comme celle-ci.

Marius était captivé par le lent et régulier mouvement des rouages. Joseph l'observait avec émotion car lui aussi avait accompagné son père ici dès l'âge de cinq ans. Un bien beau rituel.

- Anen ! Escalen eilamoundaut fin qu'au plan di campano, decidavo Jousè.

- Allons ! Montons plus haut à la chambre des cloches, décida Joseph.

Cette fois-ci, Joseph portait Marius dans ses bras.

- Ah ! Pamens ié sian, bouffavo Jousè.

- Ah ! Nous arrivons, s'exclama-t-il.

- Regardo un pàu aquelo visto ! Amiro ! Amiro ! Vese eilavau noste moulin qu'es encaro au soulèu !

- Regarde la belle vue ! Regarde ! On voit notre moulin, il est encore au soleil !

Il était posé tout là-haut sur la colline où soufflaient mistral et tramontane, son moulin. Joseph ne se lassait pas de regarder ses grandes ailes aux voiles aussi blanches que celles d'un quatre-mâts, pendant que Marius fredonnait « tourne tourne petit moulin... petit moulin a bien tourné... ». Brusquement il s'arrêta de chanter et demanda :

- Mai papa, li campano ? Mounte soun ?

- Mais papa, elles sont où les cloches ?

Alors Joseph expliqua avec des mots simples pour son petit, qui montait dans le clocher pour la première fois, que les trois cloches avaient été emportées par le tourbillon de la Révolution pour en faire des canons. Elles furent vendues pour cent livres, et le citoyen-maire n'avait même pas voulu conserver la plus petite comme l'autorisait la Convention nationale. D'ailleurs, l'abbé Galissard, alors vicaire de Fontvieille, n'avait pas été épargné par la tourmente. Il avait été exécuté sur une place publique de Marseille revêtu d'une chemise rouge le 27 ventôse an II ¹³, paix à son âme. Mais tout cela Joseph ne le dit pas à Marius.

- De qu'èi la revoulucioun, papa ?
- C'est quoi la révolution, papa ?

Le regard de Joseph s'assombrit. Son propre père avait participé avec enthousiasme à la campagne d'Italie, mais avait été gravement blessé à la bataille de Rivoli en défendant la chapelle San Marco avec le général Vial ¹⁴. Revenu dans la lumière des garrigues, le temps et les événements avaient eu raison de ses illusions. Il avait trouvé le réconfort auprès de sa famille et auprès de ses oliviers mais était resté sans force.

- Mai ! Qu'es acò la revoulucioun, papa ?
- C'est quoi la révolution, papa ?

Joseph, songeur, fixant toujours son moulin au soleil couchant, bredouilla enfin à Marius :

- Anèn ! Aro, se fai tard, es l'ouro de s'estrema.
- Il est tard, bien trop tard, il faut rentrer maintenant.

Marius oublia sa question.

1823

Il y avait de nouveau une cloche dans le beffroi. Elle fut coulée au pied de l'église en 1823 par Perre Pierron, un fondeur d'Avignon, moyennant la somme de quatre cents francs pour la main d'œuvre, toutes les autres dépenses restant à la charge de la paroisse elle-même. Elle mesure 61 cm de diamètre et pèse environ 135 kg ¹⁵. Des unités toutes neuves pour l'époque.

Quel spectacle se souvient encore maître Cornille ! Ce fut dans la nuit du 4 au 5 juillet. L'opération, commencée à neuf heures et demie du soir, ne se termina que le lendemain à cinq heures du matin. Les sapeurs-pompiers commandés par leur lieutenant entretenaient le feu. Lorsqu'après minuit l'airain a commencé à fondre, Monsieur Latty, curé de Fontvieille, se rendit auprès de la fournaise pour bénir le métal rougi selon l'usage et les cérémonies de l'Église. Toute la population du village était là, réunie avec curiosité et émerveillement pour assister au déroulement des opérations. Le lendemain, alors qu'elle était encore toute chaude, la cloche fut extraite de son moule, nettoyée, et portée à l'église paroissiale. La bénédiction solennelle eut lieu le dimanche 13 juillet après les vêpres, au milieu d'une nombreuse assistance pleinement recueillie et aussi réjouie de la réussite de cette entreprise. ¹⁶

Le temps passait, faisant tourner la roue de la vie comme le vent celles des moulins ¹⁷, avec ses joies et ses peines.

1840

Le moulin prospérait. Joseph était devenu maître Cornille. Il prenait soin de sa petite-fille Vivette qui l'accompagnait partout, comme son fils Marius l'avait fait autrefois...

Marius était décédé juste avant la naissance de sa fille Vivette, lors des journées de juillet. Mais que faisait-il donc à Paris ces trois jours là ¹⁸ ? Fichues révolutions, maugréait souvent maître Cornille...

Peu après l'accouchement, la maman de Vivette tomba malade. L'amour et les soins que lui porta maître Cornille, veuf lui-même depuis bien longtemps, seront vains. Certains diront au village qu'elle s'était laissée mourir de chagrin.

La cloche avait sonné avec retenue au baptême de Vivette car le glas du décès de son père était encore dans toutes les mémoires. Et quatre ans plus tard ce fut, hélas, un autre glas, celui de sa maman chérie.

Voilà pourquoi Vivette avait toujours à son cou la Croix-Jeannette ¹⁹ que portait sa maman. Voilà pourquoi Vivette chérissait son grand-père de meunier de Saint-Pierre. Orpheline à quatre ans, elle n'avait plus que son grand-père au monde.

L'horloge des Alpes offrait toujours très fidèlement la bonne heure au village. Mais savez-vous qu'il fallait remonter chaque jour, à l'aide d'une grande manivelle, ses deux poids de pierre ? Un pour le mouvement de l'aiguille, l'autre pour la sonnerie de la cloche. Et chaque poids pesait bien ses cinquante kilos, même si celui de l'aiguille semblait plus petit que celui de la cloche. C'est à la tombée du jour que Joseph assumait cette tâche, tel Sisyphe, fils d'Éole, sur le versant de sa montagne. Il faut imaginer maître Cornille heureux ²⁰ de cette activité, d'ailleurs il répétait souvent aux paroissiens « mais c'est un privilège ²¹ de remonter les poids de cette belle horloge et un vrai bonheur simple ²² ! »

En 1845, deux nouvelles cloches rejoignirent leur consœur. Toutes deux fondues sur place par Jean-Baptiste, un fondeur de Marseille. La plus grande mesure 104 cm et pèse 660 kg, la seconde 84 cm et 350 kg ²³. Ainsi le beffroi retrouva enfin ses trois cloches, comme avant la Révolution.

Vous connaissez la suite contée par un écrivain célèbre ²⁴. En voici quelques extraits :

Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau ! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille.

L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. « N'allez pas là-bas, disait-il ; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu... » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son grand ²⁵ au monde.

Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au mas où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux ; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre ²⁶. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Et pourtant avec constance, en secret, il entretenait toujours le mouvement de l'horloge, mais bien plus tard, presque dans la nuit, pour ne pas être vu des habitants qui ne connaissaient même plus l'existence de ce mécanisme. Ils avaient l'heure grâce au clocher, comme une évidence, sans se douter du labeur quotidien indispensable au fonctionnement de l'horloge qu'assumait le meunier de Saint-Pierre. Éclairé par sa seule lampe à huile, qu'il appelait affectueusement, allez savoir pourquoi, son « tiou-lu », il pouvait rester longtemps à regarder l'horloge tourner, tic tac, à l'écouter parler, tic tac, à suivre la course de l'aiguille sur le cadran de contrôle, tic tac, jusqu'à ce qu'il se saisisse de la manivelle pour voir enfin les poids remonter dans la cheminée sous la lumière vacillante de la flamme...

Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde.

C'était là le secret de maître Cornille ! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine...²⁷ Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

À ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers :

- Ohé ! du moulin !... Ohé ! maître Cornille !

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés... Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

- C'est du blé !... Seigneur Dieu !... Du bon blé !... Laissez-moi, que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous :

- Ah ! je savais bien que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

- Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et comme par enchantement, par malice surtout, des enfants allèrent sonner les trois cloches de l'église à toute volée, en faisant de grandes envolées dans le clocher de Saint-Pierre. C'était à celui qui irait le plus haut en se laissant enlever en l'air par l'élan de chaque cloche. Un long plenum que le village n'avait pas entendu depuis bien longtemps. C'était la fête du moulin Saint-Pierre !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond. C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage.

Nous savons aussi par Francet Mamaï, le joueur de fifre, *que l'aîné de ses garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre.*

1849

Rapidement ce fut leur mariage, puis la naissance du petit Pascal au printemps. Ce jour-là il semble bien que les rouages du moulin et même de l'horloge aient tourné bien plus vite. Mais est-ce possible que le temps s'accélère ainsi ?

Pensez au bonheur retrouvé de maître Cornille, entouré du petit Pascal, de Vivette et son mari qui travaillait de plus en plus au moulin et allait bientôt devenir maître Mamaï²⁸. À la messe, il aurait bien pu s'asseoir sur le banc d'œuvre, mais il préférait rester *au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres*, en compagnie de maître Cornille, qui, depuis ses mésaventures avec les minoteries à vapeur, conservait par fidélité et grande humilité, sa place près de son bénitier.

Maître Mamaï secondait volontiers Cornille auprès de l'horloge des neiges. Pascal montait souvent dans le clocher en compagnie de Cornille, ou de son père, et même parfois tout seul... en douce... car il avait découvert la cachette de la clé qui ouvrait la porte du clocher, mais chut ! cela il ne faut pas le répéter. Il se régala à observer le mouvement des palettes et du pendule, à suivre la lente avancée des rouages, à attendre le déclenchement des sonneries qui faisaient trembler l'horloge, voire à la remettre à l'heure, à midi, quand le soleil était au plus haut ²⁹. Il essayait même de tourner la grande manivelle... en vain d'abord...

Pascal aimait apprendre. Grâce à l'insistance de l'instituteur du village auprès de ses parents, auprès de maître Cornille aussi, Pascal put continuer l'école à Tarascon au Collège des Doctrinaires ³⁰. Plus tard il poursuivra ses études au Lycée de Marseille ³¹ et deviendra professeur d'histoire dans un grand lycée parisien pas très loin de l'Hôtel de Ville où son grand-père Marius fut tué lors des assauts du 28 juillet 1830. Pourtant Pascal ne trouvera jamais le nom de son grand-père maternel, dont il était très fier même sans l'avoir connu, entre Cormier et Cortilleux sur la colonne de Juillet ³². Les oubliés de l'Histoire de France sont nombreux, expliquait-il souvent à ses élèves.

Maître Cornille se demanda pourquoi on voulait construire un autre clocher à l'église Saint-Pierre avec quatre cadrans, huit aiguilles, et une autre cloche aussi. On lui disait que la nouvelle horloge ne se remonterait qu'une seule fois par semaine, avec des poids de fonte plus légers. Soit !

Cependant il ne vit jamais tout cela en marche car il ferma les yeux dans son moulin avant même la fin des travaux.

1866

Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois...

Aïe ! Il s'agit là d'une petite inexactitude de monsieur Daudet, qu'on lui pardonne, car il est bien connu au village que le moulin de Saint-Pierre fonctionna jusqu'en 1915. Ainsi, comme le souhaitait Joseph, son moulin fêta bel et bien ses cent ans. Mais n'anticipons pas !

Les obsèques de maître Cornille eurent lieu au milieu d'une grande foule. Sur la place de l'église, beaucoup admiraient le second clocher, presque fini, qui allait s'appeler « la tour de l'horloge » ! C'est une révolution pour la vieille horloge de Joseph, présageaient certains.

En attendant, imperturbable, la fidèle horloge du premier clocher était toujours bien à l'heure et accompagnait la cérémonie funéraire de son maître.

C'est *Francet Mamaï, le vieux joueur de fifre*, le grand-père paternel de Pascal, qui sonnait le glas. C'était émouvant de voir son petit-fils suivre le cercueil. La prestance de son bel uniforme du Lycée de Marseille ne dissimulait en rien la peine qu'éprouvait le jeune homme.

Le soir des funérailles Pascal ressentit le besoin de s'isoler et d'écrire une poésie en communion avec Cornille qu'il aimait tant. Il pensa d'abord au moulin, puis il se souvint d'un jour où l'horloge s'était arrêtée faute de remontage et les mots lui vinrent sans effort :

« Ici, c'est le silence...

En grim pant dans le haut clocher, sur des marches de pierre usées, vous n'avez entendu qu'un roucoulement de pigeon. Mais pas un souffle de vent. Pas un seul mouvement d'horloge, pas un seul battement... Aucun galop ne vient troubler le silence du lieu.

Il faut ouvrir doucement la porte de la chambre de l'horloge, tout est calme et muet, mais vous savez que la mort n'est pas ici. Qu'il suffit d'un peu de votre force, de votre souffle, d'un baiser, peut-être, pour que la Belle au Bois Dormant s'éveille. Vous savez qu'au lieu de mourir, elle pourrait s'endormir dans un profond sommeil qui durerait cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendrait la réveiller...

Vous avez installé le pignon-lanterne et saisi la lourde manivelle. Vous l'avez introduite dans son logement, et poussée devant : c'est très lourd. Dessous, dans l'abîme de la cheminée, un poids de cinquante kilos de pierre pendu au bout d'une très longue corde de chanvre remonte doucement. La lumière est bleue. Après plusieurs tours de manivelle, on lance le pendule, les axes se mettent à tourner, les roues hésitent un peu et puis s'enlacent, entrecroisent leurs doigts, le métal cogne au métal, le balancier, sortant de sa prostration, vacille puis prend vigueur, équilibre magique entre mécanique et mystique.

Alors, le pigeon s'envole, le vent pousse sa respiration dans les ouvertures ancestrales de la pierre, un très ancien violon-alto lance ses sons boisés, le clavecin joue les notes d'une fugue de Bach... Les voiles d'un quatre-mâts se gonflent, la fleur déploie sa corolle, un cheval court sur la plage, un cœur s'est remis à battre, il ne s'arrêtera plus... vous le savez. Vous le savez, et quand le poids est tout près de l'ouverture, quand vous avez rangé la manivelle, que vous l'avez oubliée à sa place de manivelle assoupie, vous goûtez au rythme de la vie, qui a vaincu la rouille et le temps et l'oubli... » ³³

1889

Vivette était heureuse avec son meunier de mari. Ses enfants et petits-enfants étaient dispersés en Provence et même au-delà. Elle se réjouissait d'accueillir tout son monde pour la grande fête du 14 juillet avec l'inauguration de la statue de Marianne sur la place de l'église aux deux clochers.

Car, au cours d'une séance du conseil municipal présidée par Raymond Marion, maire de Fontvieille, celui-ci avait exposé qu'à l'instar d'un grand nombre de communes, il y aurait lieu, à l'occasion de la célébration de la fête nationale du 14 juillet, d'ériger, un monument commémoratif du centenaire de 1789. Le conseil municipal, se ralliant à l'unanimité à cette proposition, décida d'élever le monument de la Marianne sur la place publique en face de l'église. ³⁴

On n'avait pas fait les choses à moitié. Imaginez, un socle de pierre à cinq marches, puis un piédestal en pierre et un autre en fonte, qui supportaient une grande statue du même métal, une femme en toge avec un bonnet phrygien et une couronne végétale, elle levait quelques branches de laurier vers le ciel, symbole de paix. C'était Marianne.

La fête battait son plein au milieu des rires, des chants et des danses. « Gloire à la République, mort à tous les fanatiques » ³⁵ était repris à tue-tête. Pascal était enthousiaste et passait de table en table en levant son verre de cet excellent vin de Beaucaire ³⁶ : Vive la République ! Vive l'Éducation ! Vive la Nation ! Vive l'Histoire ! Trinquons mes amis !

Mais très curieusement, à un moment, il surprit sa mère, à l'écart, en train de gronder la statue. « Toi Marianne, tu devrais rougir de honte, disait-elle, tu m'en as fait voir tu sais, mon père a été tué pour toi et ma mère aussi en est morte ! » ³⁷. Vivette parlait à la statue ! Pascal, en bon professeur qu'il était, défendit Marianne auprès de sa mère, répétant calmement que Marius n'était pas mort pour rien. Il lui expliqua avec ferveur toutes les dates inscrites dans la fonte du monument ³⁸. Le 5 mai 1789 : c'est l'ouverture des états généraux à Versailles, le 20 juin 1789 : le serment du Jeu de Paume, le 14 juillet 1789 : la prise de la Bastille bien sûr, le 10 août 1792 : la prise des Tuileries et le 21 septembre 1792 : la proclamation de l'abolition de la royauté. C'était juste le lendemain de grande victoire de Valmy où le sort de la République s'est joué autour d'un moulin... comme le nôtre ! ³⁹ Tant de bienfaits pour la France, soufflait-il à sa maman chérie qui se laissait convaincre et bercer dans ses bras, presque en dansant.

En dépit de tout, le mari de Vivette persistait à entretenir l'horloge de 1719 dans le premier clocher. Pourtant la tour de l'horloge avait pris le relais. Une tour carrée quand l'ancien clocher avait des formes plus douces et rondes, elle était plus haute aussi. Un employé municipal remontait chaque semaine les poids de l'horloge moderne placée... au rez-de-chaussée de la tour, encore une innovation ⁴⁰. Il était même payé pour ça. Mais était-ce par fidélité ? Était-ce une promesse faite à maître Cornille ? En tout cas le cadran à une seule aiguille, dans l'ombre du nouveau clocher, était toujours à l'heure grâce au remontage journalier de maître Mamaï. Ce bon maître Mamaï avait, bien sûr, déconnecté la sonnerie des heures de sa vieille horloge pour ne pas doubler les sonneries sur les deux clochers. Il n'avait donc qu'un seul poids à remonter dans le vieux clocher.

Le moulin de maître Cornille fonctionna jusqu'en 1915. Un monde condamné commençait à céder sous une pression trop forte et bientôt les choses allaient se précipiter au rythme même du siècle, c'est-à-dire à un train d'enfer. ⁴¹

Progressivement le blé fut réquisitionné pour l'effort de guerre et n'allait plus aux moulins à vent, sans parler de la concurrence des minoteries à vapeur, voire électriques. Cette fois-ci monsieur Daudet avait bien raison. Vivette et son mari pouvaient se reposer. Mais que réservait l'avenir à ses enfants et petits-enfants dont certains étaient au front ?

Plus rien n'était comme avant et cette même année 1915, la vieille horloge de Fontvieille s'arrêta elle aussi. Définitivement ? Personne ne saurait le dire, car elle est encore là, bien rouillée dans son clocher, et il suffirait d'un Cornille ou d'un Mamaï, ou d'une main habile et enthousiaste, pour lui redonner le souffle de la vie. ⁴²

A Fontvieille, le vendredi 14 mai 2021 !

Ce jour-là l'horloge de maître Cornille est confiée à Dominique Dion, Très Haut Technicien du projet HdA, pour lui redonner le souffle de la vie...

Écriture collective !

Secrétaire : Denis Vialette, animateur du projet « Horloges d'Altitude ».

Conte commencé le mardi 28 janvier 2020, dans le TGV entre Paris et Oulx, en compagnie de Gérard Celse, responsable du chantier école de la Collégiale de Briançon.

Partenaires pour le texte provençal : Pierre Avon, citoyen de Carpentras, et Jean-Pierre Mazet, lauréat du prix Frédéric Mistral 2023.

Autres partenaires cité(e)s en COMMENTAIRES & ILLUSTRATIONS.

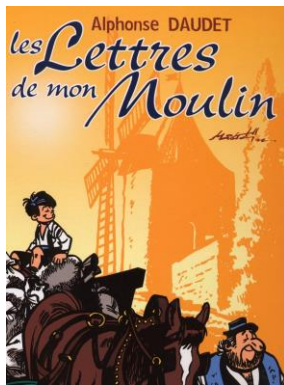
Merci à tous les acteurs du projet HdA.

Site du projet : site_hda

Chaîne du projet : [chaine_hda](https://www.youtube.com/channel/UC...)

Email du projet : projet.hda@free.fr

COMMENTAIRES & ILLUSTRATIONS



⁰¹ Marie-Thérèse Tétard, voisine des Alpilles et présidente de l'Association pour la protection de Plampinet et de son environnement, écrit le 16 novembre 2017 : « Maître Cornille n'a jamais existé sauf dans l'imagination de Daudet. Le moulin dit de maître Cornille est un moulin de synthèse correspondant aux moulins du village. L'actuel propriétaire est Jacques Bellon. Daudet né en 1840 vient à Fontvieille en 1860 et publie dans le journal L'Événement en 1866 *Le secret de maître Cornille*. Ce moulin ne lui a d'ailleurs jamais appartenu. La Révolution industrielle avec la minoterie à vapeur n'intervient qu'au début du XX^e siècle et l'on n'en parle pas en 1860 ou 1866. Daudet anticipe sur ses conséquences sur la minoterie à vent. Le moulin Saint-Pierre, qui a fonctionné jusqu'en 1915, est pour certains le moulin du livre de Daudet. »

⁰² Descriptif emprunté au site Tripori présentant *Le patrimoine de la commune de Fontvieille* : « Moulin dit de Daudet. Les années ont passé. Le moulin Saint-Pierre est délabré, mais en 1935, à l'initiative de Hyacinthe Bellon et de Jean de Vallières, un groupe d'artistes et d'écrivains crée la "Société des amis des moulins d'Alphonse Daudet". La présidence est assurée par Mme Frédéric Mistral et Léon Bérard de l'Académie française. Les adhésions sont immédiates et nombreuses. Citons parmi les membres le peintre Léo Lelée, Fernand Benoit, conservateur des musées d'Arles et passionné de moulins, qui avait découvert le célèbre site de Barbegal à 4 kilomètres de Fontvieille, Emile Ripert qui écrit des poèmes en l'honneur du moulin. L'association prend en charge la restauration du moulin de Ribes qui est le moins ruiné. Les ailes sont remises en place, le mécanisme est reconstitué minutieusement, la bluterie est transformée en musée. Le moulin de Daudet n'est pas celui des "Lettres" (mais il n'en existe aucun...) Il tourne gaiement à la fin du XIX^e siècle, mais il incarne bien *Le Secret de maître Cornille*. Aujourd'hui des foules nombreuses s'y pressent. Il est, avec le palais des Papes, un des monuments les plus visités de la Provence. Les passionnés du moulin peuvent y voir une machinerie d'époque (1814) en parfait état : avec l'arbre de chêne d'un seul morceau, le rouet avec ses alluchons, la lanterne, le frein et même le système de débrayage qui permet de faire tourner les ailes à la volée. Malheureusement, pour des questions de sécurité, ces dernières sont bien fixées par un câble d'acier : on ne risque pas de recevoir un coup d'aile. Des fenêtres, on découvre un des plus beaux paysages du monde. »



Jean-Pierre Roubaud, passionné d'Histoire locale, cartophile, nous présente le moulin vers 1950.

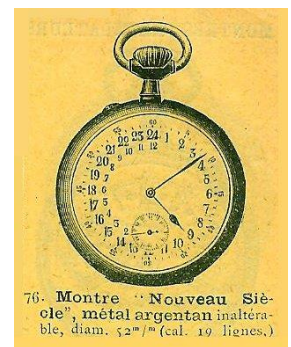
⁰³ Et oui, pendant longtemps les cadrans d'édifice n'ont comporté qu'une seule aiguille, celle des heures ! On estimait approximativement les minutes selon la position de l'aiguille entre deux heures.



Les cadrans à une aiguille de l'Église Saint-Pierre de Fontvieille et de la Collégiale de Briançon.
À Fontvieille il est 1h de l'après-midi et à Briançon il est 11h du matin.

À Fontvieille les habitants lisaient bien 1h de l'après-midi et non 13h ! En France les heures de l'après-midi ne se comptent en 24 heures que depuis 1912. Avant nous étions comme les Anglo-Saxons : nous comptons 2 fois 12 heures, matin et soir. Ce sont les chemins de fer qui ont demandé dès 1900 que la journée soit comptée en 24 heures : ce fut un tollé général d'où le report en 1912 ! Source : Daniel Fonlupt, spécialiste des horloges d'édifice.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER A VOIE ETROITE & TRAMWAYS A VAPEUR DU TARN									
Ligne de Labouitarié à Lavaur									
MARCHE DES TRAINS									
A partir du 1 ^{er} Juillet 1911									
	Train 2	Train 4	Train 6	Train 8		Train 10	Train 12	Train 20	Train 14
	matin	soir	soir	soir		matin	soir	soir	
Labouitarié-Station	9 2	12 35	4 40	9 25	Lavaur-Station	9 50	2 5	3 55	8 25
Labouitarié-Village	9 10	12 43	4 48	9 33	Lavaur-Ville	9 54	2 5	4	8 29
Montdragon	9 15	12 48	4 53	9 38	Pont d'Ambres	10 2	2 13	4 8	8 38
Le Pont-Vieux	9 19	12 52	4 57	9 42	Ambres	10 5	2 16	4 11	8 44
Le Bruc	9 24	12 57	5 2	9 47	Giroussens-Paroisse	10 15	2 26	4 21	8 51
Saint-Hilaire	9 31	1 4	5 9	9 54	Briatexte-Station	10 27	2 38	4 33	9 3
La Ventenayé	9 34	1 14	5 19	10 4	Briatexte-Ville	10 29	2 50	4 45	9 15
Ferran	9 45	1 18	5 23	10 8	Ricardens	10 42	2 53	4 48	9 18
Graulhet-Station	9 50	1 23	5 28	10 13	Briatexte-Cabanès	10 51	3 2	4 57	9 27
	Train 9	Train 24	Train 11	Train 13	Graulhet-Saint-Projet	11 5	3 6	5 1	9 31
		Le Samedi seulement			Graulhet-Station	11 9	3 10	5 11	9 41
							3 20	5 15	9 45



Indicateur des chemins de fer du Tarn en 1911 : trains du matin et trains du soir...
Montre « Nouveau siècle » graduée en 24h (début XX^e siècle). Source : Daniel Fonlupt.

Mais savez-vous que nos amis italiens utilisaient depuis bien longtemps des cadrans de 24 heures ! Seulement ils considéraient que la fin de journée était au coucher du soleil (il Tramontare del sole). Très logiquement un jour finissait et un autre commençait au coucher du soleil et non à minuit comme cela est devenu l'habitude dans le monde entier. Ces cadrans à une aiguille italiens sont admirables ! Observez bien, le XXIII est à droite ! C'est l'ora all'italiana ou l'ora italica !



Cadrans à une aiguille vénitiens : il est 16h15 à Zanipolo, 18h45 à Rialto et 19h40 à San Marco.
L'horloge de Zanipolo (1504) est protégée par Euclide, Archimède, Aristote et Ptolémée !
L'horloge de San Marco (1499) serait-elle la « première horloge numérique du monde » ?

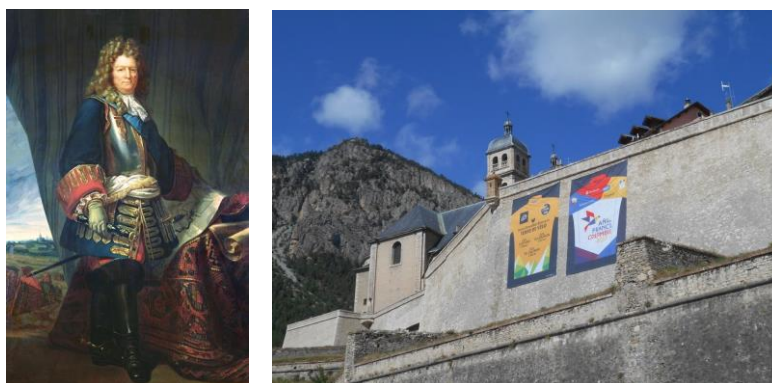
⁰⁴ Christian Wathelet, campanophile aubagnais, nous apprend que le curé de Fontvieille en 1786 s'appelait **Bernard**. Il remplaça le curé Pin le 10 novembre 1777 et il fût remplacé par le curé Muratory le 23 mars 1787. Source : Camargue insolite.

⁰⁵ **Montre** signifie ici cadran d'horloge, comme dans ce reçu daté du 22 août 1719 « pour les deux montres et les peintures que j'ay faites autour des dites montres et à celle de la voûte de l'église » signé Chalvet et concernant la Collégiale de Briançon. Source : Véronique Faucher, guide-conférencière.



Les trois « **montres** » Chalvet (1719) de la Collégiale de Briançon de jour et de nuit.

⁰⁶ Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, connu généralement sous le nom de Vauban (1633-1707), est un ingénieur, architecte militaire, urbaniste, ingénieur hydraulicien, et essayiste français. Vauban préfigure, par nombre de ses écrits, les philosophes du siècle des Lumières. Il est nommé maréchal de France par Louis XIV. Expert dans l'art d'organiser l'attaque ou la défense lors du siège d'une ville, d'un lieu ou d'une place forte, il donne au royaume de France une « ceinture de fer » pour faire de la France un *pré carré* - selon son expression - protégé par une ceinture de citadelles. Il conçoit ou améliore une centaine de places fortes. Douze ouvrages de Vauban, regroupés au sein du réseau des sites majeurs de Vauban, sont inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO, le 7 juillet 2008, dont Briançon au titre de ses fortifications, témoins uniques en Europe de l'architecture militaire de montagne. Effectivement, Vauban envoya lui-même les plans d'une nouvelle église [la Collégiale] ainsi qu'il résulte d'une lettre du 26 juillet 1703 adressée au consul de Briançon. Source : Wikipédia.



Briançon, portrait de Vauban, ses fortifications et son église, auxquels le Tour de France fait traditionnellement honneur.

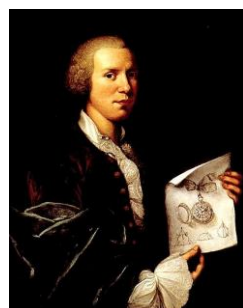
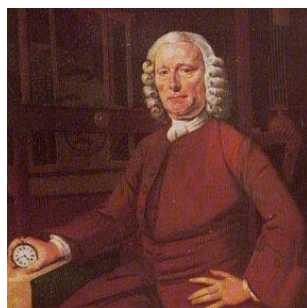
[07](#) Véronique Faucher, guide-conférencière, découvre cette archive municipale de la ville de Briançon :

*Le Sr François Silvestre horloger de la Ville
de Grenoble s'est soumis de faire un horloge suivant
le Devis cy dessus, aussy solide, aussy poli et fini qu'il
le doit être d'en faire faire la voiture et le poser
jusqu'au premier may de l'année prochaine 1719
disposer les quadrans et la sonnerie conformément
au devis et l'entretenir pendant 2 ans moyennant
le prix de somme de mille livres que les Sr Consuls
et juges de police de lad Ville & Communauté
luy ont promis ensuite du pouvoir qui leur en a
été donné par la délibération du 17 Juillet dernier*

Jean Vallier, descendant des fondeurs Vallier de Plampinet, transcrit fidèlement cette archive :

*Le Sieur François Silvestre horloger de la ville
de Grenoble s'est soumis de faire un horloge suivant
le devis cy dessus, aussy solide, aussy poli et fini qu'il
le doit être d'en faire faire la voiture et le poser
jusqu'au premier may de l'année prochaine 1719
disposer les quadrans et la sonnerie conformément
au devis et l'entretenir pendant 2 ans moyennant
le prix et somme de **mille livres** que les sieurs Consuls
et juges de police de lad Ville [de Briançon] et Communauté
luy ont promis ensuite du pouvoir qui leur en a
été donné par la délibération du 17 Juillet dernier ?*

Il s'agit bien ici de la première horloge de la Collégiale surnommée H1 dans le jargon du projet HdA, en hommage à John Harrison (1693-1776), artisan ébéniste et horloger autodidacte britannique, vainqueur du « Longitude Act ». Ses chronomètres de marine **H1, H2, H3 et H4** sont conservés et exposés à l'observatoire de Greenwich à Londres. Son concurrent français était Ferdinand Berthoud (1727-1807), horloger neuchâtelois devenu horloger mécanicien du Roi et de la Marine, que vous pouvez retrouver au Conservatoire national des Arts & Métiers à Paris. Concernant les cinq horloges qui se sont succédé à la Collégiale, nous pouvons montrer **H2, H3, H4 et H5** en fonctionnement continu : c'est un ensemble rare !



Deux génies : John Harrison et Ferdinand Berthoud.

Notre horloge H1 fut installée en 1719 par François Silvestre et remplacée par H2 en 1786. H1 a disparu. De notre côté nous avons imaginé son départ pour... Fontvieille ! **Mille livres** en 1719 pour l'achat de H1 par les consuls de Briançon, c'est environ 11 000 € actualisés en 2020. **Cinquante livres et dix sous** en 1786 pour la revente imaginaire de H1 à l'abbé Bernard, curé de Fontvieille, c'est environ 550 € actualisés en 2020 ; c'est un peu cher mais cette horloge n'avait fonctionné que 67 ans...

⁰⁸ La république des **Ecartons** de Briançon ou principauté du Briançonnais (l'appellation de *république* étant une interpolation du XIX^e siècle) était un ensemble de territoires montagnards du Dauphiné. De nos jours, ces territoires appartiennent au département des Hautes-Alpes et aux provinces de Turin et de Coni. Ils ont joui d'un statut fiscal et politique privilégié du 29 mai 1343 au 4 août 1789 pour la partie française. Le mot « escarton » provient du latin *exquartanare* : « se répartir l'impôt ». Source : Wikipédia et France Archives.

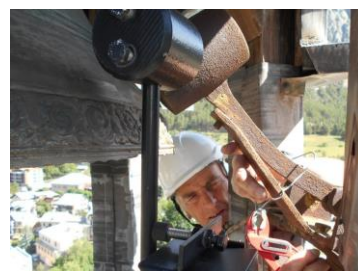
On appelle **Ecarton** la communauté des habitants d'un même territoire. Il y en a cinq qui sont : Briançon, Queyras, Oulx, Pragela [Pragelato] ou Valcluson, et Château Dauphin [Casteldelfino], soit un total de 51 communes formant un ensemble appelé « Le Grand Ecarton ». Source : briançon-vauban.



Les cinq Ecartons. Source : Cyrille Rochas.

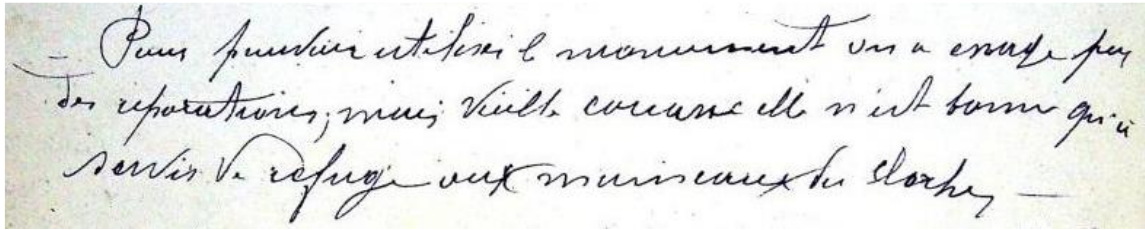
Les habitants de ces communautés eurent le titre de franc-bourgeois, statut intermédiaire entre celui de la noblesse et de la roture. Ils se retrouvèrent dans une situation politique et économique infiniment supérieure à celle de tous leurs voisins. Tous les ans, à la Chandeleur, les chefs de famille du village se réunissaient pour désigner leurs « **consuls** ». Celui qui avait le plus de voix était désigné « premier consul », quelquefois à son corps défendant. Mais il ne pouvait refuser. Il devait même déposer une caution de 200 écus, restitués avec intérêt à son départ, car il était responsable sur ses deniers du recouvrement de l'impôt et de l'excédent des dépenses sur le budget prévisionnel. Il disposait de pouvoirs étendus et ses décisions étaient rarement critiquées. Les consuls étaient désignés pour un an seulement mais pouvaient être élus à nouveau après un certain délai. Source : briançon-vauban avec la complicité de Jean-Pierre Roubaud, passionné d'Histoire locale.

Sur la cloche de 1664 du clocher nord-est de la Collégiale, provenant probablement de la tour de l'horloge détruite dans l'incendie de 1692, on peut lire les noms de trois consuls briançonnais : LA COMVNEAVTE DE BRIANCON MA FAIT FAIRE LANNEE 1664 DV CONSVLAT DE MESSIEVRS IEAN OLLAGNIER MATHIEV SILVESTRE ET REIMOND BLAYS.



Roger Martin, guide de haute montagne, répare le vieux marteau de la « Cloche des trois consuls ».

⁰⁹ Claude Altobelli, passionné d'Histoire locale, retrouve une archive paroissiale des Vigneaux à Gap.



Ci-dessus un extrait de cette archive précieuse.

Le 15 (ou 17) juillet 1890, le docteur Vagnat, maire de Briançon, a reçu une somme de 60 francs de la part du curé des Vigneaux pour l'horloge qui lui a été livrée ce jour. Remarquons que le prix de ce pauvre meuble n'est pas très élevé, mais aussi il ne vaut pas cher, hélas ! Pour pouvoir utiliser le mouvement, on a essayé par des réparations, mais **vieille carcasse elle n'est bonne qu'à servir de refuge aux moineaux du clocher.**

Ci-dessus la transcription fidèle de cette archive.

Il s'agit bien ici de la deuxième horloge de la Collégiale surnommée H2 dans le jargon du projet HdA. Elle fut installée en 1786 Pierre Joseph Gros et remplacée par H3 en 1890. Henri Faure, le curé des Vigneaux, a eu alors la bonne idée d'acheter H2 au maire de Briançon et de l'installer dans son clocher. C'est ce scénario authentique transposé à H1 et à Fontvieille qui est utilisé dans le conte *L'horloge de maître Cornille*. **Soixante francs** en 1890, c'est environ 200 € actualisés en 2020 pour une horloge de 104 ans ; comme c'était un "pays", on a dû lui faire un prix !

¹⁰ Allusion faite à l'horloge royale des Vigneaux (Hautes-Alpes), l'ancienne horloge H2 de la Collégiale, où nous avons effectivement découvert une inscription très finement ciselée sur un axe des rouages : *Gros De franche Comté Horloger à Gap 1786*.



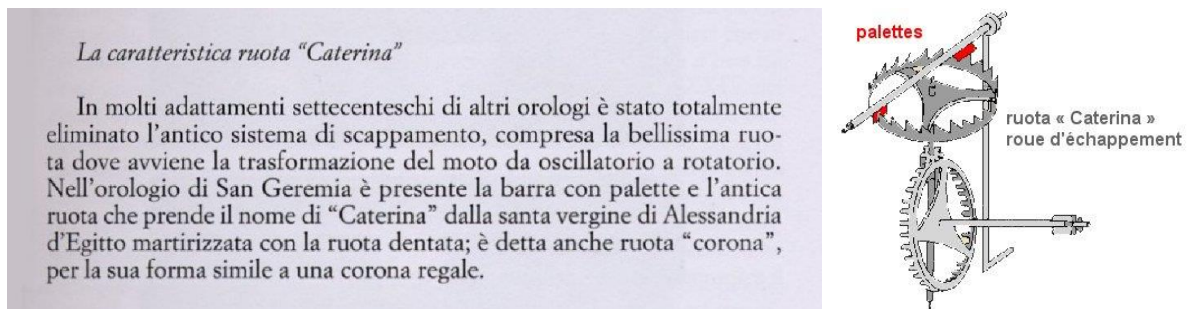
Ci-dessus on peut lire : *Gros De franche Comté*

¹¹ Allusion faite à l'horloge de Vézelize (Meurthe-et-Moselle) avec cette inscription « monumentale » gravée dans le métal : *J'AY ETE FAIT A PORTCIEUX PAR FRANCOIS PELLETIER EN 1729*.



Ci-dessus on peut lire : *J'AY ETE FAIT A*

¹² Fancesco Zane, passionné d'Histoire locale, nous présente la roue « Caterina » dans son livre *Che ora era, Antichi orologi pubblici à Venezia*.



Ruota « Caterina » et échappement à palettes.

Il s'agit ici d'une roue dentée en forme de couronne royale. En Italie, on utilise aussi le terme de roue « Caterina » en souvenir de Catherine d'Alexandrie martyrisée sur une roue dentée. Les horlogers francophones la nomment avec rigueur : roue de rencontre ou roue d'échappement. Sur le schéma, on peut voir la **tige verticale**, en forme de manivelle, que maître Cornille tord devant son fils Marius pour réparer l'horloge.

¹³ Christian Wathelet, campanophile aubagnais, a recueilli ces informations dans le *Bulletin de la Société des amis du Vieil-Arles* (5^e année, n°1, janvier 1908). On y lit aussi : « Les prêtres furent inquiétés et le service religieux entravé. Muratory, curé [de Fontvieille], qui avait d'abord prêté serment, se rétracta devant la municipalité. Il fut remplacé par Lange, ancien curé de Saujan (Gard). **Galissard devint son vicaire**. Tous les deux prêtèrent serment le 22 août 1792.

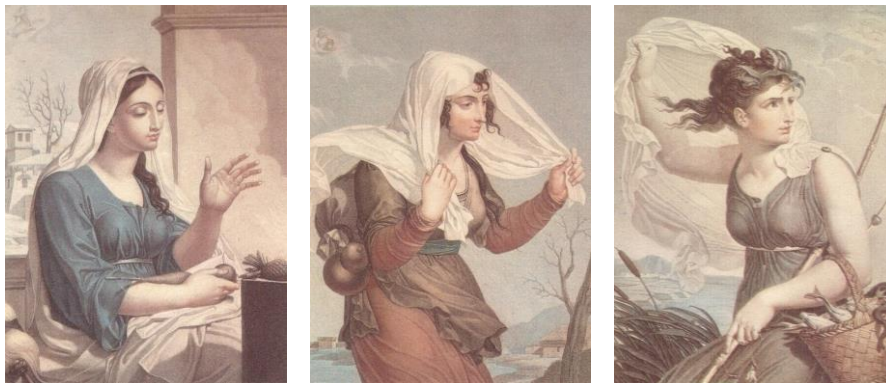
Georges Reynaud, passionné d'Histoire locale, précise : « La place publique en question était sur la Canebière, au niveau de l'actuelle place Charles de Gaulle (alors place de la Liberté). Après quelques exécutions à la Plaine au cours du 1^{er} semestre 1793, le transfert de l'engin sur la Canebière s'était fait à l'automne et il y resta jusqu'à la fin de la Terreur. La chemise rouge était prévue au départ (loi du 25 septembre 1791) pour "crimes d'assassinat, d'incendie ou de poison", mais il apparaît que cette tenue fut adoptée sous la Terreur pour flétrir les contre-révolutionnaires : pour Marseille on connaît par exemple le cas de Nicolas Imbert, capitaine marin, exécuté comme contre-révolutionnaire, en chemise rouge, le 16 germinal an II (5 avril 1794). Concernant Louis Galissard, mon information provient de Louis Marie Prudhomme, *Histoire générale et impartiale de la Révolution*, 1797, reprise dans *Le journal des guillotins*, 1989, n° 3, page 17 : "**GALISSARD Louis**, prêtre, dom. à Tarascon, dép. des Bouches-du-Rhône, cond. à mort le 26 ventôse, an 2, par le trib. crim. dudit dép., comme fédéraliste." Il apparaît que l'exécution avait le plus souvent lieu le lendemain de la sentence, vous pouvez donc considérer la date du 27 ventôse an II comme la bonne. »

Le 27 ventôse an II, c'est le 17 mars 1794. Heureusement que nous disposons de tables de concordance ou de convertisseurs pour exprimer facilement ces dates dans notre calendrier grégorien habituel ! Le calendrier républicain a été créé pendant la Révolution française. En théorie il commence le 1^{er} vendémiaire an I (22 septembre 1792), jour de proclamation de la République et jour d'équinoxe, déclaré premier jour de *l'ère des Français*. En pratique il est utilisé environ douze ans du 6 octobre 1793 au 31 décembre 1805, ainsi que brièvement durant la Commune de Paris. En s'appuyant sur le système décimal, il avait pour but d'effacer le calendrier grégorien étroitement lié au christianisme : « Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire ; et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf les annales de la France régénérée, c'est la fin de *l'ère vulgaire*... » Les noms des mois sont imaginés avec logique et poésie par Fabre d'Églantine qui distingue les mois d'automne en *aire*, les mois d'hiver en *ôse*, les mois du printemps en *al* et les mois d'été en *idor*. Fabre d'Églantine est aussi l'auteur de la chanson *Il pleut il pleut bergère* qu'il aurait fredonnée en montant à l'échafaud le 5 avril 1794... Source : Wikipédia.

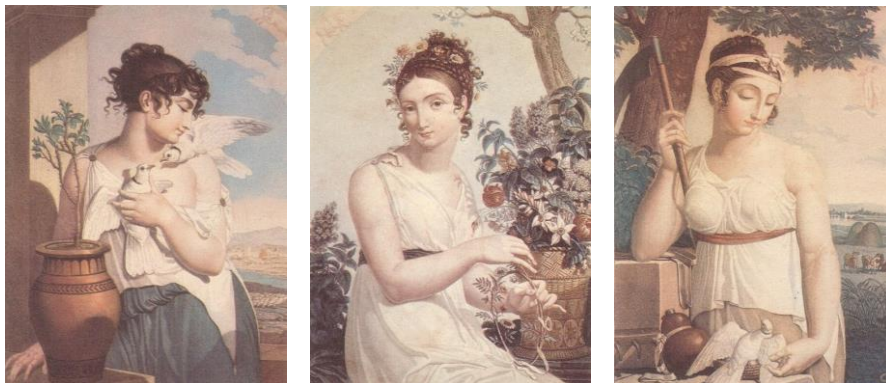
Il est bien beau ce calendrier républicain illustré par ces planches gravées par Salvatore Tresca d'après douze dessins fournis par Louis Lafitte en 1796. Source : Wikipédia.



Ci-dessus les mois d'automne : vendémiaire, brumaire et frimaire.



Ci-dessus les mois d'hiver : nivôse, pluviôse et ventôse.

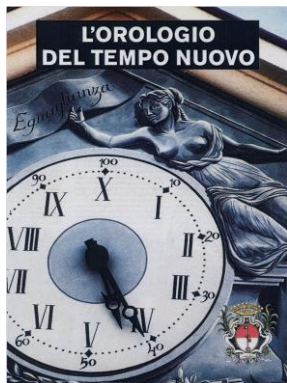


Ci-dessus les mois du printemps : germinal, floréal et prairial.



Ci-dessus les mois d'été : messidor, thermidor et fructidor.

Autre innovation de la Révolution française : le temps décimal ! Il fut utilisé en France à partir du 24 novembre 1793. Le jour, de minuit à minuit, est divisé en dix parties ou heures, chaque partie en dix autres, et ainsi de suite. La centième partie de l'heure est appelée minute décimale ; la centième partie de la minute est appelée seconde décimale. La journée commençant à minuit, à midi il est donc 5 heures. À fin de la journée, à minuit, il est 10 heures. Le temps décimal s'appliquera jusqu'au 7 avril 1795. Il fut donc aboli dix ans avant la fin du calendrier républicain et aura duré environ 500 jours. De nombreuses montres décimales furent construites à l'époque et sont devenues aujourd'hui des pièces de musée. Source : Wikipédia.



Projets d'horloges décimales à Chivasso (Italie) et à Briançon dans le cadre du baccalauréat.

¹⁴ La bataille de **Rivoli** a lieu le 14 janvier 1797 aux environs de Rivoli Veronese dans le nord de l'Italie, entre l'armée française et l'armée autrichienne. Le général autrichien Josef Alvinczy doit soulager Mantoue assiégée par les Français. Avec 28 000 hommes il attaque Barthélemy Joubert à la tête de 10 000 hommes le 12 janvier. Joubert, fortement retranché, résiste toute la journée puis fait retraite le lendemain sur Rivoli. Il est rejoint par Bonaparte le 14 janvier à deux heures du matin. À quatre heures du matin Joubert passe à l'offensive et reprend la **chapelle San Marco** (de nos jours un fort construit à la fin du XIX^e siècle) sur la crête du Monte Magnone. À sept heures du matin le général Honoré Vial doit rendre San Marco à l'ennemi après un féroce affrontement. L'arrivée de la division Masséna vers dix heures du matin sera décisive pour remporter la victoire. Bonaparte est libre d'achever le siège de Mantoue qui capitulera le 2 février 1797. Napoléon appellera Masséna, qui a fait [avec ses soldats] 148 km en deux jours, *l'enfant chéri de la victoire*. Source : Wikipédia et Napoléon & Empire.

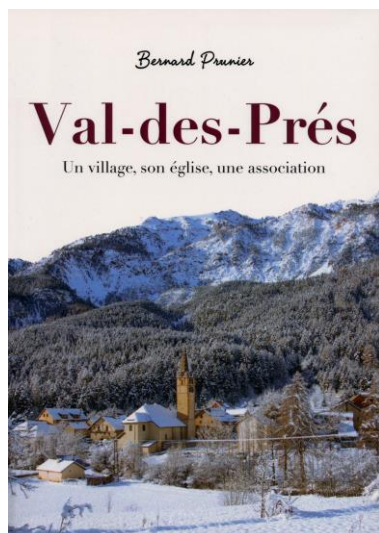


Bonaparte à la bataille de Rivoli, tableau de Félix Philippoteaux, 1844. Le mausolée en 2000.

Napoléon fit ériger en 1806 un monument commémoratif sur le champ de bataille, une colonne haute de vingt mètres qui fut abattue par les Autrichiens en 1814. Aujourd'hui, un mausolée de pierre blanche domine le petit tertre entouré de cyprès où quelques ruines à terre témoignent de ce que fut cette colonne. Une plaque commémorative en français porte l'inscription suivante : « Les soldats de l'armée française d'Italie 1917-1918 à leur glorieux aînés de 1797 ». Source : Fondation Napoléon.

¹⁵ Informations recueillies par Dominique Dion, campaniste, et Philippe Wathelet, campanophile, dans le clocher cultuel de l'église Saint-Pierre de Fontvieille.

¹⁶ Bernard Prunier, président de l'Association pour la sauvegarde de l'église Saint-Claude, présente dans son livre *Val-des-Prés*, la refonte d'une cloche Vallier en 1874 par Victor, le dernier fondeur Vallier de Plampinet. La description de la **fonte de la cloche de Fontvieille** est directement inspirée de ce livre. À cette époque on fondait les cloches à proximité du clocher (circuit court). L'arrivée du chemin de fer, comme l'arrivée des minoteries à vapeur, va changer la donne pour les saintiers, comme pour les meuniers.



Refonte de la plus grosse cloche de l'église

Après avoir recueilli la somme d'argent et la matière pour la refonte d'une cloche plus grande et plus forte, l'entreprise fut confiée à Monsieur Victor Vallier, fondeur de Plampinet, qui se chargea de la refonte dans la paroisse même et sous les yeux des habitants, moyennant la somme de quatre cent francs pour sa main d'œuvre, toutes les autres dépenses restant à la charge de la paroisse elle-même.

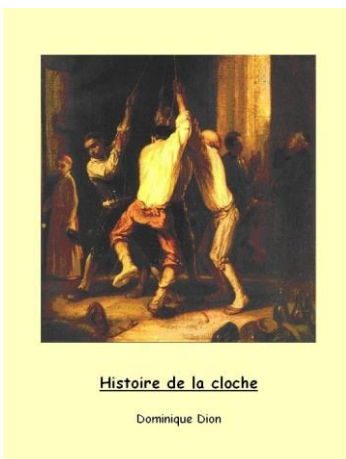
Ce fut dans la nuit du 4 au 5 juillet 1874, treize mois environ après sa cassure, qu'elle fut jetée en morceaux, dans le four préparé à cet effet à côté du four de Pra-Premier dans le coin du champ de Monsieur Alphand Sylvestre. Cette opération, commencée à neuf heures et demie du soir, ne fut terminée que le lendemain à quatre et cinq heures du matin. Les pompiers commandés par leur lieutenant Monsieur Brian Antoine Joseph, maire de la commune entretenaient le feu.

Lorsqu'après minuit le métal a commencé d'être en fusion, Monsieur Estienne, curé de la paroisse, s'est rendu auprès de la fournaise pour bénir, selon l'usage et les cérémonies de l'église, le métal en fusion au milieu de la population réunie à cet effet et pour assister aussi à la réussite de cette pénible entreprise. Au kilogramme ou deux près, et la matière qui n'était pas toute fondue eut manqué, à la grâce de Dieu l'opération a réussi.

Refonte de la plus grosse cloche de l'église, extrait du livre *Val-des-Prés*.

Jean Vallier, descendant des fondeurs Vallier de Plampinet, auteur du livre *Les fondeurs de cloches briançonnais*, nous résume les temps forts de la fabrication d'une cloche : « Il fallait fondre le bronze de cloche encore appelé airain, un alliage proche de 78 % de cuivre et de 22 % d'étain, dans un fourneau à plus de 1000 °C obtenus par la combustion de bois et de charbon. Auparavant le fondeur avait préparé son moule à l'aide de « planches à trousser » aux formes du noyau, de la fausse cloche et de la chape. Puis la coulée, puis le démoulage, puis la magie d'entendre la note espérée. Pas si simple ! »

Dominique Dion, campaniste, auteur d'une publication intitulée *L'histoire de la cloche*, nous décrit la composition du moule : « Les moules étaient faits de terre fine argileuse mêlée de chanvre, voire de crottin de cheval et de poils de chèvre ! Il y avait plusieurs mélanges suivant les fondeurs mais il y avait toujours une fibre qui évitait le craquellement du moule pendant le séchage. »



Deux ouvrages de référence...

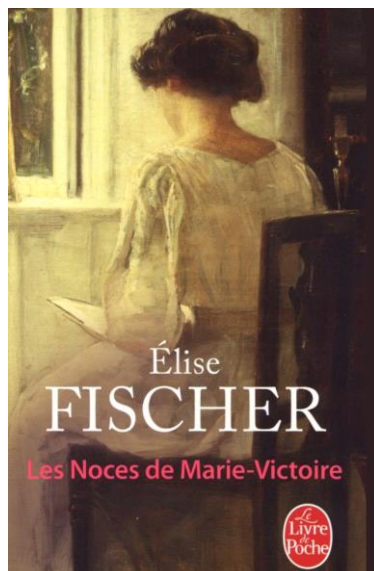
¹⁷ Marcel Pagnol, écrivain et cinéaste, énonce dans *Le Château de ma mère* : « Le temps passe, et il fait tourner la roue de la vie comme l'eau celle des moulins. » et aussi « Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées pas d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants. »

¹⁸ La révolution de Juillet est la deuxième révolution française après celle de 1789. Elle porte sur le trône un nouveau roi, Louis-Philippe, à la tête d'un nouveau régime, la monarchie de Juillet, qui succède à la Seconde Restauration. Cette révolution se déroule sur trois journées, les 27, 28 et 29 juillet 1830, dites les Trois Glorieuses. Source : Wikipédia.



La Liberté guidant le peuple est une huile sur toile d'Eugène Delacroix réalisée en 1830, inspirée de la révolution des Trois Glorieuses. Source : Wikipédia.

¹⁹ Elise Fischer, journaliste et romancière, écrit dans *Les Noces de Marie-Victoire* : « Marie-Victoire portait un corsage sombre à col droit fermé par une fleur claire, peut-être blanche ou rose pâle. Le buste était orné d'un pli serré. Une Croix-Jeannette pendait au cou de la jeune femme. »



La Croix-Jeannette de Marie-Victoire.

A partir du XVIII^e siècle, les jeunes filles de ferme qui se louaient pour l'année achetaient avec leurs premiers gages une petite croix modeste de forme latine, le jour de la Saint-Jean (date traditionnelle d'embauche), d'où le nom de « Croix-Jeannette ». Ce bijou, symbole de la foi, est aussi une marque du passage de l'enfance à la vie active adulte. La croix Jeannette est très répandue dans les campagnes de nombreuses régions de France : Savoie, Bretagne, Normandie, Lorraine, Alsace, Provence... Des fleurs ou des colombes gravées ornent le losange central de ces croix. Source : Le blog de Garibondy.

²⁰ Dans son deuxième essai philosophique, *Le Mythe de Sisyphe*, Camus qualifie Sisyphe d'ultime héros absurde. Il y établit pourquoi la vie, malgré l'absurdité du destin, vaut la peine d'être vécue : « il n'est guère de passion sans lutte », **il faut imaginer Sisyphe heureux** dit Camus - une phrase d'abord prononcée par Kuki Shūzō. Source : Wikipédia.

²¹ Jean-François Ravanel, technicien d'enseignement et de recherche à l'École des Arts & Métiers de Cluny, écrit au sujet de l'horloge des Vigneaux (H2) : « Une réflexion personnelle : une commune qui possède une horloge de clocher en état de marche doit la laisser dans son état d'origine, et uniquement l'entretenir !!! C'est un **privilège** de remonter les poids et de surveiller la mécanique. La présence humaine d'un amateur (au bon sens du terme) est indispensable pour jeter un œil régulièrement et anticiper tout problème. »

²² Thierry Le Ligné, fidèle tourneur de manivelle de l'horloge à poids du lycée de Briançon confirme : « Je m'inscris absolument dans ces propos : c'est un privilège de remonter les poids d'une telle horloge et un **vrai bonheur simple**. ». Poète à ses heures, il nous offre ce poème...



Dans le cadre, son poème *Hétérotopie* côtoie l'horloge à poids du Lycée d'Altitude.

= Hétérotopie =
Pulsation mécanique, discrète et symbolique.
Molécules d'artisans, ici et là laissées
dans tes rouages dorés et tes aciers bleutés.
Prolonger leur ouvrage si précis et sans âge.
Symbole de résistance aux électrons moqueurs
rapides et précis, mais si peu séducteurs.
A toi ! énigmatique comme un poème antique !
Ici mon privilège, ici chaque semaine
te donner ton mouvement que je sais oxygène.

T_{II}

²³ Informations recueillies par Dominique Dion, campaniste, et Philippe Wathelet, campanophile, dans le clocher cultuel de l'église Saint-Pierre de Fontvieille.

²⁴ Alphonse Daudet, écrivain, nous conte *Le secret de maître Cornille*. C'est une nouvelle publiée dans *L'Événement* du 20 octobre 1866 et reprise dans le recueil des *Lettres de mon moulin* en 1869.

²⁵ *Elle n'avait plus que son grand au monde*. Il n'y a pas d'erreur dans cette phrase ! Daudet a pris le mot provençal « **grand** » qui désigne couramment le grand-père : « Mestre Courniho ei lou grand de Viveto. » Si l'on écrit de façon soutenue on pourra employer le mot « paire-grand » : « Mestre Courniho ei lou paire-grand de Viveto. » Dans le langage très familier et familial on dira « papet » : « Mestre Courniho ei lou papet de Viveto. » Source : Pierre Avon, citoyen de Carpentras.

²⁶ Le banc d'œuvre était un siège orné, muni d'un certain confort, dossier, velours, etc., situé en face de la chaire. Comme la chaire elle-même, les bancs d'œuvre ne sont plus en usage depuis Vatican II (1962-1965). Il était en général surmonté d'une croix qui faisait face au prédicateur. C'était la place réservée au Conseil de Fabrique, formé de laïques, les marguilliers. Ils avaient la charge de s'occuper des biens matériels de l'église, des ornements, du mobilier, et des sommes destinées à leur entretien. Certains étaient des personnages importants de la paroisse, d'autres étaient élus, d'autres bénévoles. Avec la réforme liturgique de Vatican II et les progrès de la sonorisation, les chaires à prêcher ont perdu de leur utilité, et les bancs d'œuvre aussi. A Paris, certaines paroisses ont conservé les deux, comme La Trinité, Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Saint-Eugène, [Saint-Germain-l'Auxerrois] etc. D'autres ont fait des aménagements qui ont entraîné la disparition ou la mise à l'écart du banc d'œuvre. Source : Commission diocésaine d'art sacré de Paris.



Le banc d'œuvre de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris. Tout à droite un cadran à une aiguille !

²⁷ Dans la publication de la Société géologique et minière du Briançonnais (SGMB) intitulée *Les fours paysans du Briançonnais*, Raymond Lestournelle, son président, avance une interprétation du texte d'Alphonse Daudet. Il s'agirait en fait de la version romancée d'une réalité économique. Le Briançonnais et d'une manière plus générale les Hautes-Alpes abondent de gisements de gypse et il semblerait qu'à une certaine période, il ait été plus rentable de broyer du plâtre que du grain ! En attesterait ce projet d'Antoine Balcet, en 1891, au lieu dit Roubion Saint-Sauveur [commune de Névache] : « Cette construction occupera à peu près l'emplacement d'un ancien moulin à farine détruit et comprendra un moulin hydraulique à plâtre et un four à plâtre permanent attenant au moulin. » Source : Archives départementales des Hautes-Alpes, 5 M 158.



Exemples de moulins hydrauliques : la meunerie romaine de Barbegal (II^e siècle) à Fontvieille avec ses 16 moulins, et le moulin de Carra à Ville-la-Grand (Haute-Savoie) avec sa roue de poitrine (2020).

²⁸ Pierre Avon, citoyen de Carpentras, nous apprend : « lou mestre (s'écrit souvent : meste) désigne celui qui a une autorité dans son domaine (familial, professionnel et donc social), et souvent seulement en

raison de son âge ; c'est aussi l'équivalent de « monsieur ». Voir dans Mirèio : mèste Ambrosi (ou Ambroi), mèste Ramoun. »

²⁹ Autrefois on mettait à l'heure les horloges d'édifice grâce au soleil et aux cadrans solaires. Il s'agissait bien sûr d'une **heure locale** : chaque ville, chaque village avait sa propre heure ! Parfois l'horloger installait un cadran solaire rudimentaire pour repérer seulement le midi comme l'exemple ci-dessous (photo de gauche) dans le fenestron d'un clocher de Lorraine.



Méridienne artisanale et méridienne industrielle.

Photo de gauche : Méridienne artisanale de temps vrai à Vézelize (Meurthe-et-Moselle). Une petite pièce triangulaire fait office de style, et un petit trait gravé fait office de méridienne : quand l'ombre du style est précisément sur la méridienne, il est midi et l'horloger va vite régler son horloge...

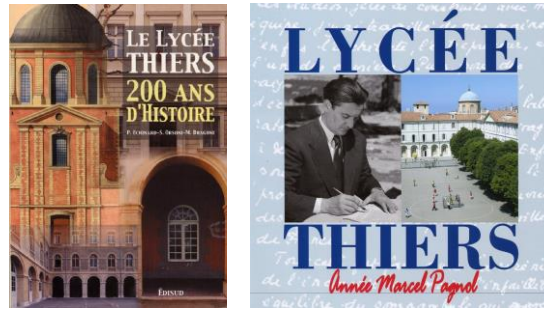
Photo de droite : Méridienne industrielle Ungerer de temps vrai à Vandœuvre-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle). Elle est constituée d'une longue bande étroite métallique verticale avec une ligne centrale appelée ligne méridienne, et d'une tige de fer terminée par un disque perforé en son centre et fixé obliquement appelée style. Il est midi vrai quand le point lumineux de l'œilleton se trouve sur la ligne verticale. Source : Michel Lalos, spécialiste des cadrans solaires.

³⁰ Dans un dossier transmis par le Lycée Alphonse Daudet de Tarascon, intitulé *Inventaire de production architecturale et urbaine*, on peut lire : « Depuis 1644, la ville de Tarascon possédait un établissement d'enseignement secondaire : **le Collège des Doctrinaires**. Ce dernier occupait l'ancienne « Osta del Commun » puisqu'il avait investi, en 1653, les locaux laissés vacants depuis qu'un nouvel hôtel de ville avait été construit sur la place du marché. Le Collège des Doctrinaires était situé derrière l'église Sainte-Marthe. Le 26 janvier 1930, un mouvement se produit dans les bâtiments. Il en résultera la construction du Collège municipal de garçons de Tarascon, actuel **Lycée Alphonse Daudet**, construit à proximité de la caserne Kilmaine, entre 1935 et 1936, selon les plans dressés par Gaston Castel (1886-1971), architecte en chef du département des Bouches-du-Rhône. »



Le Lycée Alphonse Daudet de Tarascon avec son cadran d'horloge électrique Brillé.

³¹ Pierre Échinard, historien, écrit dans le livre *Le Lycée Thiers 200 ans d'Histoire* : « Inauguration du **Lycée de Marseille** dans l'ancien couvent des Bernardines le 16 thermidor an XI (4 août 1803). » Et aussi : « Le ministre de l'Instruction publique et le Conseil municipal de Marseille dans sa séance du 28 mars 1930 entérinent son nouveau nom : **Lycée Thiers**. »



Ouvrages remis par François Chalumeau, proviseur adjoint.

Au bord du toit dans une sorte de petite maison qui a un fronton triangulaire, on compte trois cloches et trois horloges. Louis Roubaud, professeur d'histoire, nous décrit dans une lettre précieuse les trois cloches du Lycée Thiers : « La grande (65 cm, Réb4) est de 1764, la moyenne (53 cm, Fa4) porte l'inscription *Claudius Condamin* [fondeur marseillais] *fecit* 1773, la petite (48 cm, Solb4) est un « braillard » (cloche de tocsin plus large que haute) [probablement de la même époque]. » **Contrairement à Fontvieille**, ces cloches n'ont pas été emportées à la Révolution : c'est un ensemble rare ! Marcel Pagnol raconte ce carillon dans son livre *Le temps des secrets*, quand il entre au Grand Lycée, en 1905, à l'âge de 10 ans, accompagné par son père Joseph et son frère Paul. Ce récit est une grande chance pour nous !



Le carillon du Lycée Thiers et Le Temps des secrets



Les trois générations d'horloges du Lycée Thiers : 1783, 1914 et 2003.

Louis Roubaud nous décrit aussi dans cette lettre les trois horloges du Lycée Thiers : « Le mécanisme signé Roman mis en place en 1783 a été remplacé avant 1914 par un équipement électrique fourni par les célèbres établissements Brillié de Levallois-Perret. Maintenant c'est une horloge électronique Bodet installée en 2003 sous l'impulsion de Pierre-Jean Bravo, proviseur, à l'occasion du bicentenaire du Lycée Thiers. » Le carillon du bicentenaire a été composé avec talent par Patrick Geel, professeur de musique. **Aïe !** D'après nos études, l'horloge Roman ne pouvait pas sonner le carillon décrit par Marcel Pagnol...

³² Georges Reynaud, passionné d'Histoire locale, découvre ce lien présentant les **504 noms** inscrits sur la colonne de Juillet, place de la Bastille. Si vous souhaitez consulter ces noms, il faut rechercher "*Magasin pittoresque Gallica*" puis choisir l'année 1840 et la page 211. Sur une plaque, au bas de la colonne, il est écrit : « À la gloire des citoyens français qui s'armèrent et combattirent pour la défense des libertés publiques dans les mémorables journées des 27, 28, 29 juillet 1830. »



La colonne de Juillet inaugurée en 1840.

Les lignes de la lanterne ont été tracées de façon à montrer qu'elle ne fait pas double emploi avec le chapiteau, mais qu'elle sert seulement de piédestal à la statue de la Liberté qui surmonte le monument. Cette statue, qui est de M. Dumont, rappelle le *Mercur* de Jean de Bologne. On a pris le parti de la dorer, de manière à fixer davantage l'attention sur elle, et à couronner le luxe du bronze par un luxe plus grand.

La dépense totale pour la construction du monument sera de 1 472 000 francs.

Dans l'intérieur de la colonne est pratiqué un escalier qui conduit à la lanterne, immédiatement au-dessus du chapiteau; il est entièrement de bronze, posé à nu sur les tambours de la colonne avec beaucoup de simplicité et d'art. Le jour pénètre intérieurement à travers les gueules ouvertes des lions qui ornent les trois colliers. Du haut de ce monument on a une des plus belles vues de Paris qu'on puisse imaginer; on aperçoit la grande ville dans toute sa largeur, dormant dans la vallée qui s'étend entre les deux sommets opposés du Panthéon et de Montmartre.

Les noms gravés sur le fût de la colonne lui forment une robe étincelante où le peuple pourra lire avec orgueil ses titres à la reconnaissance, et ses devoirs envers la société et les lois. Nous donnons ici la liste de ces 504 noms, tels qu'ils sont écrits sur la colonne.

NOMS INSCRITS SUR LA COLONNE DE JUILLET.

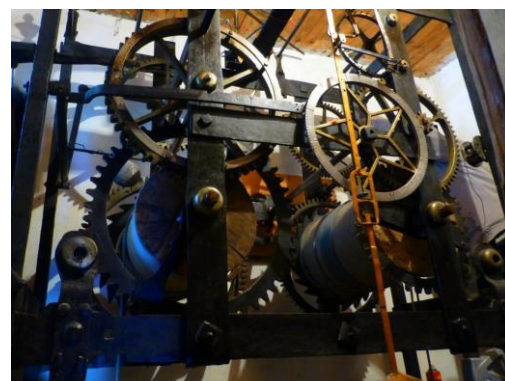
P. G. Ader. N. Albert. J. B. André. J. A. Anselin. M. J. Artus. O. L. Aubry. V. P. Audé. J. B. Audry.

A. D. Ballet. L. Barbette. J. B. P. Barbier. N. Barbier. B. Baret. N. Barette. C. D. Barquand. J. Barthélemy. J. Bastelica. R. Baudet. E. M. Baudin. G. Beaubien. J. F. Beaudoin. M. Beaumet. J. C. Béguin. S. Belle. A. Bengnot. J. B. Benoît. C. E. Bercher. P. L. Berger. L. M. Bergeret. H. Berrieux. L. C. Bertin. F. Bertrand. E. Bertrand. C. Besange. A. Beson. J. L. Bessonnaud. C. F. Beurrier. P. Bimon. P. Biron. F. Biron. F. Blin. J. Bois. L. Boissel. A. L. Boucaze. C. Bonnal. C. Bonnet. A. J. Borde. V. J. Borde. E. Bordeaux. J. C. Bossonnier. L. F. Boucot. L. C. Bougeart. F. M. Boullée. J. C. Bourdillat. J. A. Bourdillat. G. F. Bourdy. J. F. Bourgoïn. E. Bousquet. J. Bouteux. P. Bouvenot. A. Brasseux. F. Braun. V. Briand. B. Brisevin. J. Brossette. J. Brotel. F. J. Broust. C. Brout. C. Brunet. A. Burtaire. C. Buzenot.

F. Cabart. F. Challenge. P. Camus. J. Candellier. N. Canlet. M. Caroujat. T. Carty. J. L. Castiaux. P. J. Cathala. A. Catherine. J. Cattin. J. Gaurière. A. Causin. A. Cavée. J. P. Cazot. J. F. Cedelle. N. César. A. Chabot. J. A. Chalamont. J. C. Chaudépied de Boiviers. J. N. Chappe. M. A. Chappus. P. M. Charité. C. M. Chenette. J. B. Chéron. L. C. Chevalier. A. Chevalier. F. Chevallie. J. Chevassieux. J. Cheviron. L. Clément. P. Cléry. P. M. Corbel. P. A. Corduant. A. Cormier. P. Cortilleux. J. Cottin. J. L. Coudère. R. Coudray. L. Cousin. J. F. Couve. L. Crahay. J. L. Crampon. B. J. Crespelt. J. G. Croullé. J. Crozel. A. Curier. A. Cuvier.

Aïe ! On ne trouve pas Cornille entre Cormier et Cortilleux... Source : Gallica.

³³ Sylvie Damagnez, auteure, a écrit ce texte, dans son blog « *Écrins de poésie* » en l'honneur de l'horloge des Vigneaux (H2). Il est intitulé *Instructions pour remonter la vieille horloge...* Attention : pour l'horloge de Fontvieille le texte d'origine a été adapté au mécanisme plus ancien et au lieu.



Sylvie Damagnez photographie *L'horloge bleue* des Vigneaux (H2).

³⁴ Texte relevé sur un panneau d'information du **monument de Marianne** à Fontvieille.



Panneau d'information du monument de Marianne.

Voilà la transcription du texte du panneau à la virgule près : « Au cours de la séance du Conseil Municipal du 1^{er} juin 1889 présidée par Raymond MARION, maire de Fontvieille, celui-ci expose au Conseil Municipal qu'à l'instar d'un grand nombre de communes, il y aurait lieu selon lui, à l'occasion de la célébration de la fête nationale du quatorze juillet, à ériger un monument commémoratif du centenaire de 1789. Le Conseil municipal à l'unanimité, se ralliant à la proposition de Monsieur le Président, décide d'ériger le monument de la Marianne sur place publique en face de l'église. »

On compte donc 44 jours entre la résolution d'ériger la Marianne et son inauguration le 14 juillet 1889 !

Encore plus curieux les textes anglais, espagnol et italien :

« Marianne's statue was set up on the occasion of the centenary of the French Revolution on June 1st, 1889. »

« La estatua de Marianne fue erigida con ocasión del centenario de la Revolución francesa el 1 de Junio de 1889. »

« La statua di Marianne fu eretta in occasione del centenario delle Rivoluzione francese il 1 Giugno 1889. »

³⁵ Allusion au film de Jean-Paul Rappeneau, *Les Mariés de l'an II*, musique de Michel Legrand : « C'était un hymne à la République. C'était très inspiré de la musique du XVIII^e siècle. On entendait une basse continue au clavecin qui s'apparentait à une marche avec une consonance un peu guerrière dans le film. Donc en totale adéquation avec ces mariés qui sont les soldats de l'an II, ainsi qu'avec la bataille de Valmy à la fin du film. La musique a donné une force terrible. »

Gloire à la République
Mort à tous les fanatiques

Jeunes guerriers pour les combats
Que la vertu arme vos bras
Peuple exemple éclatant du monde
Par tes travaux d'épée se fonde
Sur l'autel de la liberté
Le bonheur de l'humanité

³⁶ Allusion au vin offert par Caderousse au Comte de Monte-Cristo déguisé en abbé à l'Auberge du Pont du Gard. « Monsieur l'abbé me laissera-t-il déboucher pour lui cette bouteille d'excellent vin de Beaucaire... » : extrait de la série TV réalisée par Josée Dayan avec Gérard Depardieu.

³⁷ Réplique de Fernandel à la Marianne de Fontvieille dans le film d'Henri Colpi, *Heureux qui comme Ulysse* : « - **Toi Marianne, tu devrais rougir de honte !** Tu m'en as fait voir tu sais ? Mon père il est mort à la guerre de 14-18, à ton Champ d'honneur, et moi en 40, la captivité ! Veux-tu me dire pourquoi ? Oui, pourquoi ? Hein ? - Oh vé, vé maintenant il s'engueule avec la République là ! » Autre réplique du film : « - Tiens, voilà le moulin d'Alphonse Daudet ! Celui-là alors, il a moins moulu de grains que des histoires, hein : La Chèvre de monsieur Seguin, Le Curé de Cucugnan, L'Élixir du révérend Père Gaucher... Vé, regarde, la République, elle l'a entendu, **elle a rougi de honte...** »



La Marianne de Fontvieille est bien toute rouge, mais de rouille !

³⁸ Dates relevées sur les plaques de fonte du monument de Marianne à Fontvieille, fabriqué par Louis Gasne, maître de forges à Tusey dans la Meuse.



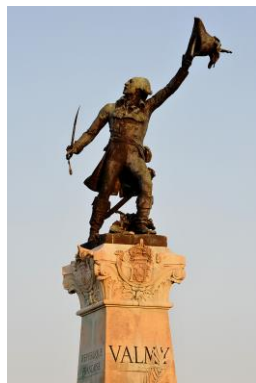
En haut les dates : 1789, 5 mai, 20 juin et 14 juillet. 1792, 10 août et 21 septembre.
En bas : À la gloire de la Révolution française et 1789-1889. Liberté Égalité Fraternité.

³⁹ La bataille de Valmy est la première victoire décisive de l'armée française pendant les guerres de la Révolution ayant suivi le renversement de la monarchie des Bourbons. Elle eut lieu le 20 septembre 1792 lorsqu'une armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, tenta de marcher sur Paris. Les généraux François Christophe Kellermann et Charles François Dumouriez réussirent à arrêter l'avancée prussienne près du village de Valmy, situé à l'est de Paris, en Champagne-Ardenne [à une trentaine de kilomètres de Varennes-en-Argonne où Louis XVI fut arrêté le 22 juin 1791]. La bataille s'est déroulée sur un bassin de prairies d'où sortent quelques tertres dont le plus élevé est celui qui se trouve couronné par le moulin de Valmy.



La bataille de Valmy le 20 septembre 1792. Peinture d'Horace Vernet, 1826.

L'issue de la bataille est considérée comme « miraculeuse » et est présentée comme une « défaite décisive » de l'armée prussienne. Après la bataille, la jeune Convention nationale est suffisamment revigorée pour déclarer la fin officielle de la monarchie en France, et l'avènement de la Première République le 21 septembre 1792. Valmy permet à la Révolution de s'établir, étant ainsi considérée comme l'une des batailles les plus décisives de l'Histoire.



Monument à Kellermann et moulin de Valmy.

On peut retrouver sur le site de Valmy un monument à Kellermann représentant le général haranguant ses troupes. Une chapelle a aussi été construite. En prévision du 150^e anniversaire de la bataille, le maire de Valmy, décida de réinstaller un moulin à Valmy grâce à une souscription nationale. Les travaux, commencés en 1939 sont interrompus par la guerre. Finalement le moulin sera inauguré le 20 septembre 1947 [155 ans après la bataille]. Entièrement détruit par une tempête le 26 décembre 1999, le moulin de Valmy a été reconstruit en 2005 [213 ans après la bataille] dans le style des moulins de Champagne du XVIII^e siècle, le mécanisme de ce nouveau moulin est complet et peut même fabriquer de la farine.

⁴⁰ Les horloges d'édifice mécaniques sont placées en hauteur à proximité des cadrans et des cloches. D'où les trente et une marches à gravir chaque jour pour atteindre l'horloge de maître Cornille afin de remonter les deux poids de pierre. Pour faciliter la tâche des tourneurs de manivelle nous avons découvert à Venise des systèmes ingénieux où les poids pouvaient se remonter depuis le bas des campaniles.



Exemple de remontage des poids depuis le bas à San Giorgio dei Greci.

À San Giorgio dei Greci, église orthodoxe de Venise, l'horloge mécanique de 1820 (environ) est bien située au niveau du cadran, mais les deux poids peuvent se remonter grâce aux deux treuils en bois situés au pied du campanile. Les tourneurs de manivelle n'ont plus à monter les marches, mais l'horloge n'est plus surveillée quotidiennement, et ça c'est dommage !

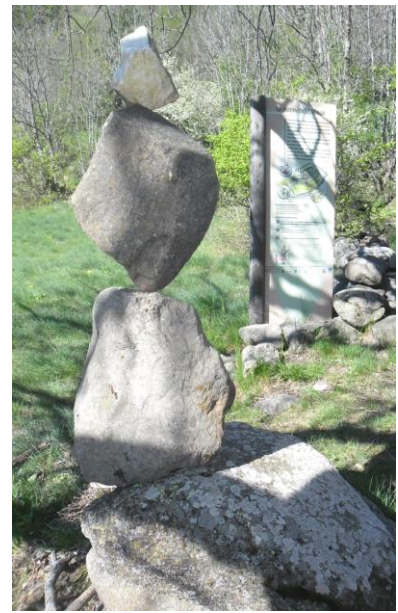
À Fontvieille, l'horloge mécanique de 1866 (environ) de la tour de l'horloge a été installée au pied de cette tour, juste derrière la porte d'entrée. Ce n'est pas courant. Dans ce cas aussi, les tourneurs de manivelle n'avaient plus à monter de marches ou d'échelles. Mais la tringlerie vers les aiguilles des quatre cadrans et la timonerie vers la cloche étaient très longues.



Voilà la porte d'accès à la tour de l'horloge de Fontvieille, et la chambre de l'horloge...

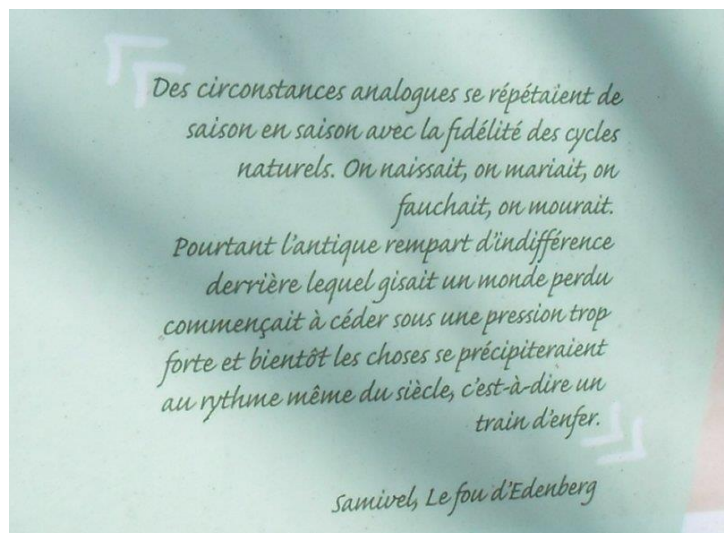
Derrière cette porte, c'est la chambre de l'horloge, mais l'horloge mécanique de 1866 a disparu et a été remplacée par une horloge électronique radio-pilotée. Et oui, c'est le sort réservé le plus souvent aux vieilles horloges qui sont pourtant des œuvres d'art. Heureusement l'horloge de maître Cornille est toujours là dans son bon vieux clocher de 1695.

⁴¹ Citation relevée sur un panneau d'information du *Jardin des canaux* cher à Raymond Lestournelle, président de la Société géologique et minière du Briançonnais (SGMB).



Panneau d'information du *Jardin des canaux* et équilibre précaire de sculptures éphémères...

Le *Jardin des canaux* a été créé en 1996 par la SGMB en partenariat avec la commune de Puy-Saint-Pierre (Hautes-Alpes). Sa vocation était de restituer l'évolution des techniques d'irrigation depuis le Moyen Âge, et d'y cultiver des plantes oubliées et notamment le **chanvre** textile. La création de ce jardin a nécessité des moyens humains et financiers très importants et bénéficié par deux fois du soutien financier de la Fondation de France. Entre 2002 et 2010, sa maintenance a été assurée par le Centre permanent d'initiatives pour l'environnement (CPIE) qui confiait cette tâche à l'un de ses salariés. En 2010, faute d'une aide financière suffisante, le jardin a été mis en friche. Source : SGMB.



En bas du panneau un dessin et un texte retiennent notre attention...

On peut lire : « Des circonstances analogues se répétaient de saison en saison avec la fidélité des cycles naturels. On naissait, on mariait, on fauchait, on mourait... Pourtant l'antique rempart d'indifférence derrière lequel gisait **un monde perdu commençait à céder sous une pression trop forte et bientôt les choses se précipiteraient au rythme même du siècle, c'est-à-dire un train d'enfer.** » Samivel, *Le fou d'Edenberg*

⁴² Daniel Fonlupt, spécialiste des horloges d'édifice, écrit au sujet de l'horloge de Fontvieille : « Superbe mouvement trente heures. L'horloge doit dater de la fin du XVII^e siècle ou tout début XVIII^e siècle. Cette horloge est en bon état pour son âge. Manque malheureusement tout l'échappement à verge (roue et palettes). Elle a conservé son déclenchement instantané de sonnerie ce qui est assez rare. Ce système a été abandonné au tout début du XVIII^e siècle car peu fiable. Superbe cadran témoin avec aiguille de contrôle solidaire de la roue. Manque la roue d'entraînement sans doute avec douze fois moins de dents que la roue menée présente. »



Daniel Fonlupt : « Superbe mouvement 30 heures. L'horloge doit dater du tout début XVIII^e siècle. »



Daniel Fonlupt : « Superbe cadran témoin avec aiguille de contrôle solidaire de la roue. »

Et le mot de la fin d'un ancien élève du lycée de Briançon : « Ce qui est effectivement sensationnel et tient quasiment du miracle, c'est d'avoir retrouvé, sous des sacs de plâtras, dans un lieu aussi mythique que Fontvieille, une horloge, qui a, probablement, du haut de son clocher, vu naître l'arrière-arrière-grand-père du meunier de Daudet. Et je suis sûr que si celui-ci l'avait su, il en aurait fait, pour les Parisiens, une histoire ! »



À suivre...